

LABORATOIRE DE
RECHERCHES CRÉATIVES
2024 • SEMESTRE #01

...

RUES & ROUTES



J'attends
le numéro



J'attends
le numéro



PHOTO
DE COUVERTURE



FREEDOM
BY MYRIAMS-FOTOS

LABORATOIRE DE
RECHERCHES CRÉATIVES
2024 • SEMESTRE #01

...

RUES & ROUTES

J'ATTENDS LE NUMÉRO 1
2011 • 2024

...

Création
Isabelle Souchet et Ivan Leprêtre

Design
Ivan Leprêtre - jattendslenerol.com

Contact
ivanlepretre@gmail.com

...

PHOTO
...
DAN ASAKI
UNSPLASH

Sommaire



LABORATOIRE DE
RECHERCHES CRÉATIVES
PLAN DU SITE

...

98 AVENUE OLIVIER ISSAURAT...

52 COURS CHRYSTEL ÉGAL...

60 AVENUE YVES LECOINTRE ...

64 RUE GÉRARD MARTY...

32 RUE STÉPHANE ISSAURAT ...

06
PLACE
ALAIN DIOT
...

82 Bd DOMINIQUE GAY ...

14 AVENUE MILICA MARKOV ...

12 COURS NATHALIE RONDEAU ...

68 AVENUE JEAN-MICHEL BAUDOIN ...
74 VOIE MANUEL LAUTI ...

30 RUE IVAN LEPRÊTRE...

46 ALLÉE FRÉDÉRIC ADAM ...

26 BOULEVARD BRUNO LAURENT...

PHOTO
...
MICHAEL FOUSERT
UNSPLASH



LA ROUTE INATTENDUE, LA RUE INESPÉRÉE !

Sans aucun doute, il y a ceux qui sont sur la route, quoi qu'il en coûte, toute la sainte journée, même s'ils en redoutent quelque déroutante intempestive sans nulle véritable alternative. Même prévenus, il y a ceux qui sont à la rue, un peu perdus, parfois exclus et qui n'en peuvent plus. Certes c'est bien dommage et on ne peut alors rendre hommage à ces lieux de vagabondage plus ou moins désirés quand on ne peut qu'y rôder en espérant trouver dans les parages quelques garages où s'abriter.

Mais fort heureusement, on peut faire la route tout autrement et gagner la rue bien gentiment. C'est ainsi que, par exemple, avec ce que la rue a de mieux, mon vieux, si la rue est vers l'or, c'est qu'elle a de beaux trésors à nous proposer, la rusée, ne serait-ce que pour qu'on s'y promène en toute liberté, qu'on soit isolé comme un con, venu tout seul, ou dix par rue, tirant le gueule. Bien sûr, pour certaines et certains, les sales petites reines ou ces bougres de vieux crétins, la rue ne vaut pas l'avenue, même quand il n'y passe que des malvenu.es, pour ne pas dire des fieffé.es parvenu.es, c'est couru, et encore moins le boulevard, même s'il n'y vient que des gros bavards, pour ne pas dire des sacrés soif-

fards, et pas par hasard ! Mais au moins, il n'y a pas d'arnaque dans les culs de sac

La rue se doit de rester modeste, sans pour autant être en reste, et croire en ses trottoirs accueillants, bien loin des crottoirs" puants, en attirant tous les gens, les gens de bien, les gens de moins bien, les gens de moins que rien, mais les gens souriants qui s'en vont baguenaudant sous la pluie ou dans le vent et surtout quand le beau temps est enivrant. Et tant qu'elle te conduira au bout de la rue, la rue, sans que tu t'y rue trop violemment, quand bien même la rue t'y lance et que c'est là que la rue meurt, tu la suivras, même perclus, parce que tu l'aimes à cœur perdu, et si parfois, têtue, la rue barbe, quand la rue peint, c'est bien bonnard, le street art ! Bien sûr, quand la rue picole comme une fofolle, la rue minant son potentiel sous le ciel, la rue scie derechef la branche de chef qui la soutient plus ou moins bien. Alors, c'est fatal, la rue râle mais ça devient malsain quand elle clame aux malheureux : « Ne restez pas dans la rue, gueux ! »! La rue doit savoir rester à sa place et ne pas se prendre pour la grand place puisque c'est chez elle qu'on aime bien marcher dans la ville futile et rêvasser assez comme dans un conte de fées, juste question

d'y croire un soir pour enchanter la vie qui passe, là, éperdue, au coin de la rue où les amoureux s'enlacent.

Et puis il y a aussi ceux qui taillent la route, vaille que vaille, que ça leur plaise ou que ça les travaille, quand ça ne leur laisse même pas le temps de casser la croûte ni de se taper une petite goutte de Vermouth. C'est que parfois la route vous envoûte et tout à coup, il y a du mou dans la moumoute, un méchant loup chez les louloutes, surtout quand, sans aller jusqu'à la banqueroute, elle est dissoute le dix août ! Quoiqu'il en coûte, il faut savoir suivre la route, même à un train de mammouth, sauf quand il broute, ou à celui de quelque boy-scout qui se précipite vers le casse-croûte. Bien entendu, bande de malotrus, vous attendez impatiemment que l'on évoque comme des cinoques délirants

la double route que certains malveillants appellent bêtement, les gros gagas, la bi-route à papa, mais nous ne céderons pas à cette facilité de déglingués pour épargner à raison les fragilités de nos chères chouchoutes qui froufroutent coûte que coûte pour qu'enfin on les écoute.

Quoiqu'il en soit, pour la rue bien connue comme pour la route que l'on goûte, l'important n'est-ce pas de bien suivre la voie, des fois qu'on manque le chemin, qu'il soit de pierre ou bien de fer, pourvu qu'il ne soit pas de croix ! Et quand la voie est libre, on sait qu'il y fait bon vivre, et pour qu'on s'y délivre avec entrain, arrêtons-nous un instant avec les copines et les copains pour boire avec plaisir un petit verre entre belles coquines et gentils coquins. Sans être ivre, c'est divin !

Alain (verse) DIOT. Avril 2024

PHOTO
...
ROMEO A.
UNSPLASH

Le Focus



Alain Diot

Y A PAS PIS, PAPY ?!

La période est confuse et même si on la refuse, on est rattrapé par le bout du nez quand trop de ces billevesées insensées fusent à chaque instant et nous brûlent ce temps pourtant si important à rester assis au clair sur nôtre derrière, tranquille, civil pour ne pas se faire trop de bile !

On nous a dit, à nous pauvres ahuris, qu'avec Macron tout serait bon, comme dans le cochon. Bon. Bien entendu, comme on ne l'avait pas cru, on n'a pas été déçu. Le premier hurluberlu venu n'allait pas nous filer la berlue. De choix, il n'y en avait pas. Il y avait la vermine maritime Marine ? Non mais des fois, on n'est pas cons à ce point là, nom de d'là ! Alors on a eu Edouard, le roublard : on a sorti nos mouchoirs daredare ! Le Philippe, il n'entraît pas dans nos principes. Puis on a eu Jeannot, le rigolo : on en a eu vite plein le dos ! Le Castex, si complexe, il nous a laissé perplexe. Et ce fut Elizabeth, la drôle de majorette : pas bête, mais loin de faire notre conquête. La Borne, elle nous est passée entre les cornes. Et voilà le Gabriel, bien sûr providentiel : c'est quand même pas le septième ciel ! C'est que l'Attal, c'est fatal, voire subliminal, il cavale comme un petit cheval, l'animal !

C'est sûr que ça doit être sinistre d'être premier ministre et pas tellement marrant d'être

président. C'est sûr qu'on ne les a pas forcés mais faut bien des guignols pour conduire la bagnole ! Et que celle ou celui qui rigole s'y colle sans trop de mou dans les guibolles parce que bonjour la farandole !

Et nos agriculteurs font les fiers sur leurs tracteurs, même pas peur, pour justifier le prix du beurre quand nos paysans jouent aux méchants loups dans leurs champs fous parce qu'il n'y aurait plus de pognon dans les buissons, plus d'euros dans les silos, les jachères leur coûtant bien trop cher et des haies, bien sûr, ils en voudraient mais comme il leur plairait. A la SNCF, les petits chefs bloquent derechef, c'est malsain, nos jolis trains, pas de chance, pendant les vacances. Et sans semonce, on n'a pas le cul tiré des ronces parce que ça n'est pas fini ! Il y a des incompris dans les gourbis, des mal aimés dans les chantiers, des pauvres hères dans les chaumières, des prolétaires qui désespèrent, des chômeurs qui n'ont pas leur montre à l'heure, et on en passe et des meilleurs ! Quelle époque pourrie ! Certes, faut qu'on se bouge les abattis, c'est dit, c'est écrit, mais quand tout ça sera fini ?!

Parce qu'il y a l'Ukraine à la peine dans ses plaines, Poutine qui nous burine la trombine, la Russie qui se zombifie le Navalny et qui

s'envoie en l'air dans les concerts grâce à l'E.I. si bon esprit ! A Gaza, Israël la joue démentiel, Netanyahu, mou du caillou, se met à tirer partout, le Hamas dégueulasse est complètement à la masse, et tout le monde s'entretue comme si personne n'avait rien vu, même pas que les enfants et leurs mamans sont innocents ! Dans le Sahel, c'est le bordel, en Birmanie, la zizanie, au Congo, ça s'égorge à gogo, au Soudan, ça dégouline de sang, et presque partout le Monde est devenu fou en oubliant, c'est navrant, que l'on pourrait vivre autrement, bienveillant, ne serait-ce qu'en prenant le temps de comprendre qu'il est grand temps d'arrêter de s'entretuer.

Et le ricain zinzin n'hésite pas à se représenter, même condamné, le damné, lui qui raconte n'importe quoi à nous jouer les

rabat-joie face à la vieille baderne qui, la pauvre, s'envoie bien des fois même si elle ne sait plus vraiment pour quoi ! Bravo les USA, ça c'est du grand soir de gala !

Bien sûr on peut toujours rigoler à regarder jouer le PSG, à écouter Gérard Larcher, le nanard bon marché, Eric Ciotti, le comique décati, voire même Jordan Bardella, le mythomane raplapla ! Et avec les Européennes, on va, c'est sûr, se secouer la bedaine. Mais on va bien trouver de quoi se marrer avec tous nos déglingué.es télévisé.es. Certes, après quelques tours, ça fait quand même un peu court ! On va donc se rabattre comme toujours sur l'humour que l'on savoure avec amour tout au long du parcours. Qu'il soit léger, qu'il soit balourd, c'est du velours !

Alain (pas cible) DIOT. Avril 2024



Nathalie



Rondeau

PHOTO

...

CASEY HORNER

UNSPASH

EMPRUNTER UNE RUE, UNE ROUTE...

Emprunter une rue, une route puis découvrir un chemin improvisé. Faire confiance à l'inconnu porteur d'un potentiel fécond. Traverser la vie en fugue ou en conscience, aller vers ce qui surprend et émerveille. Marcher dans l'espace de ses souvenirs et se laisser guider. Rencontres inattendues, aides inespérées, tout est possible. D'heureuses surprises se profilent à l'horizon.

Se laisser griser par l'extase d'une formidable randonnée. Infléchir sa pensée sur le prisme de sa mémoire. Savoir s'arrêter aussi. Prendre une pause, s'abandonner à une inertie volontaire, observer l'immobilité, le vent de craintes et de solitude farouche. Apprendre les gestes de l'enfance, se mettre à distance, savourer la noblesse préservant les sens.

Reprendre la démarche, se rallier à d'autres hommes, ressentir le processus de la vie renaître. D'un mouvement rapide, ratisser la voie pour y dénicher un trésor. Les terres intérieures sont si belles à regarder, si riches en humus de désirs recomposés. Rendre grâce à la beauté temporaire, aussi mystérieuse que fugace dans son immortalité. Le fil du temps change radicalement ce qui nous entoure.

Se déplacer en douceur sur des terrains accidentés. Glisser là où l'énergie veut cir-

culer. Sentir la présence de l'instant, se tenir aux aguets. Voir un futur probable et dépasser sa durée, vaincre l'obstacle dans un courage et une sagesse sans cesse renouvelés. Carrefour, croisement, intersection. Une rue, une route, un chemin. Encore d'autres paysages pour parfaire le développement de la volonté.

Arpenter, baliser, construire. Être le pionnier de sa destinée. Agir seul, sillonner des parcours inexplorés, élargir les territoires de son point de départ. Progresser en transition entre lumière et obscurité. S'éclairer à la lueur des lampadaires, sentinelles des manifestations balayant les errances du passé. Se centrer sur la réalité où les zones d'ombre sont enfin libérées.

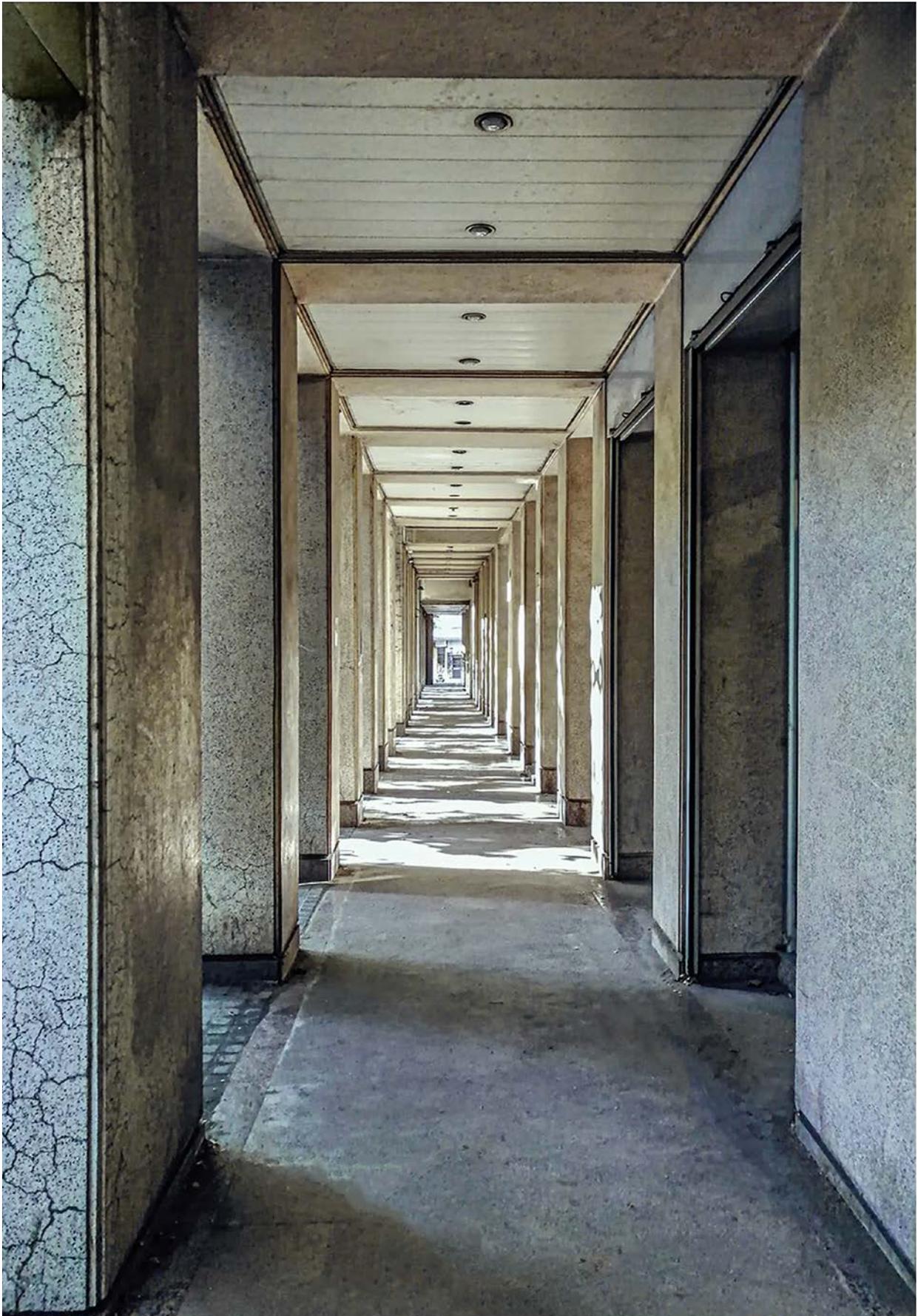
L'heure est aux bifurcations fructueuses. Nos pas nous amènent vers d'incourtournables sentiers nécessaires à la réunification de l'âme et de l'esprit. Des forces de changements sont à l'œuvre. Il n'y a plus lieu de souffrir de ce qui a été. Le parcours du combattant mérite une récompense. La patience, la constance et la persévérance ont su dompter les énergies échevelées.

Le travail est achevé dans le contentement et la sécurité. Le cœur sait maintenant où aller...

Nathalie Rondeau

A red circular logo containing the name 'Milica Markov' and a stylized white graphic element. The graphic consists of a square with a diagonal line from the top-left to the bottom-right, and a curved shape on the right side that resembles a stylized 'M' or a leaf.

Milica
Markov

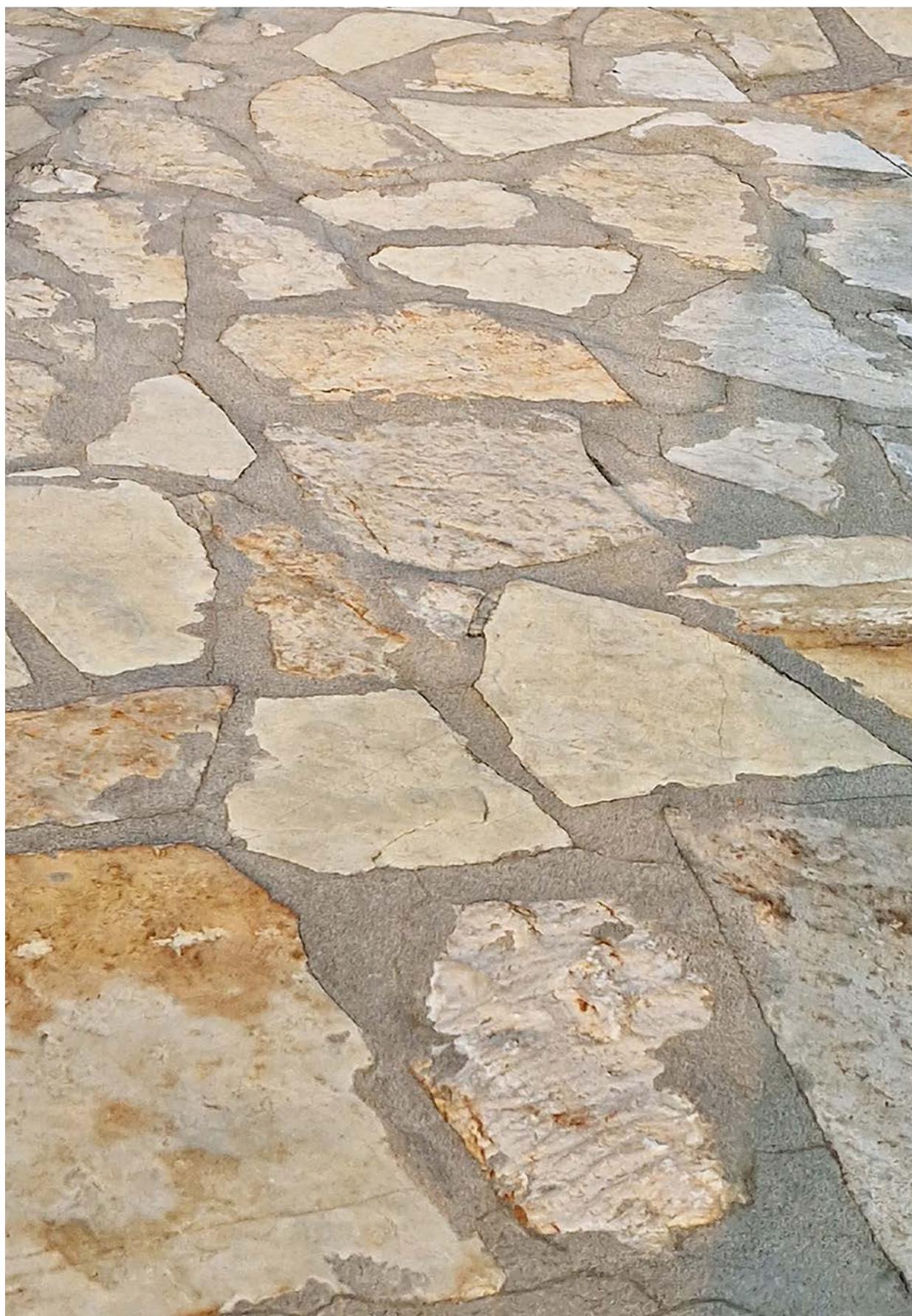


MILICA MARKOV





MILICA MARKOV





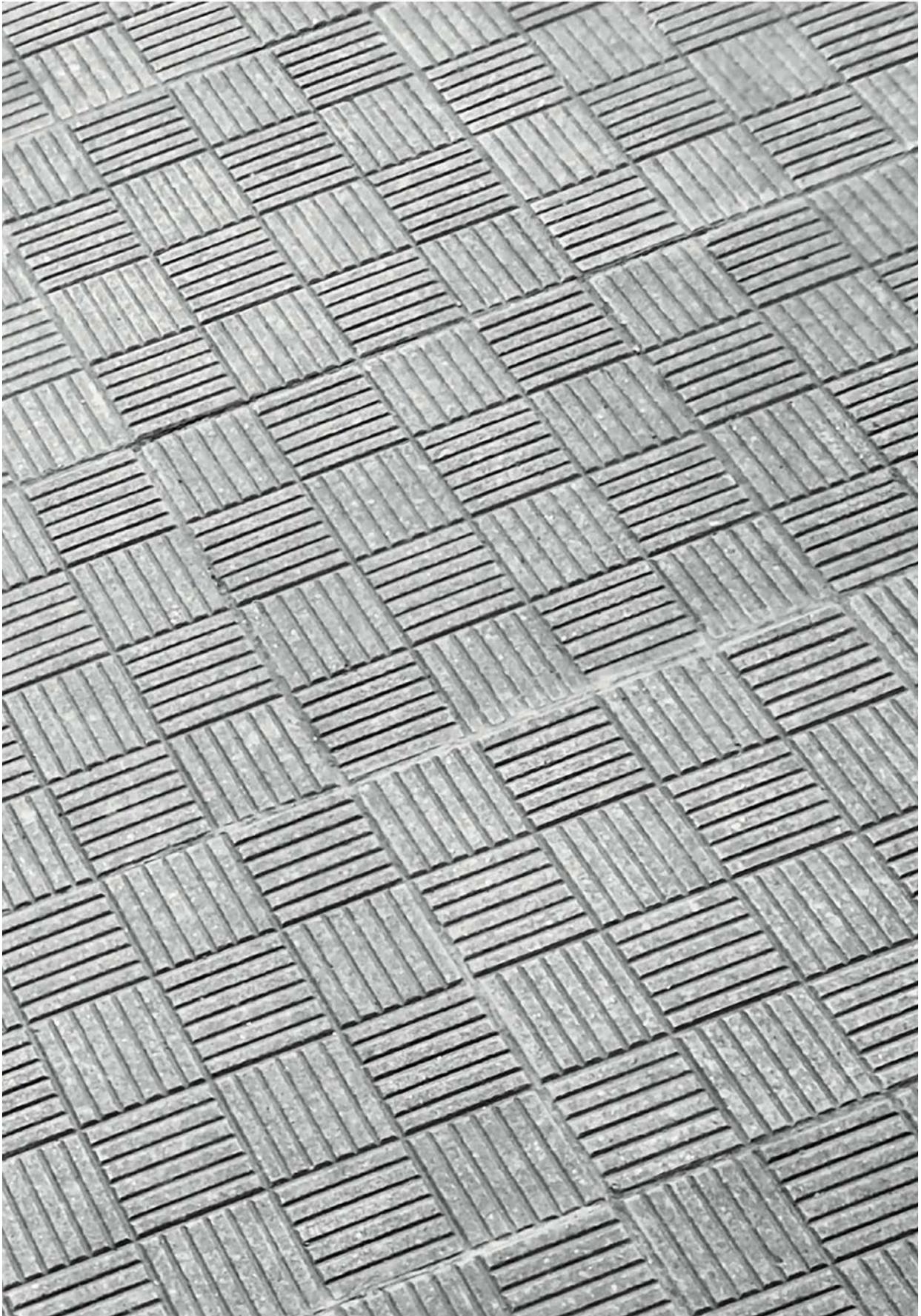
MILICA MARKOV



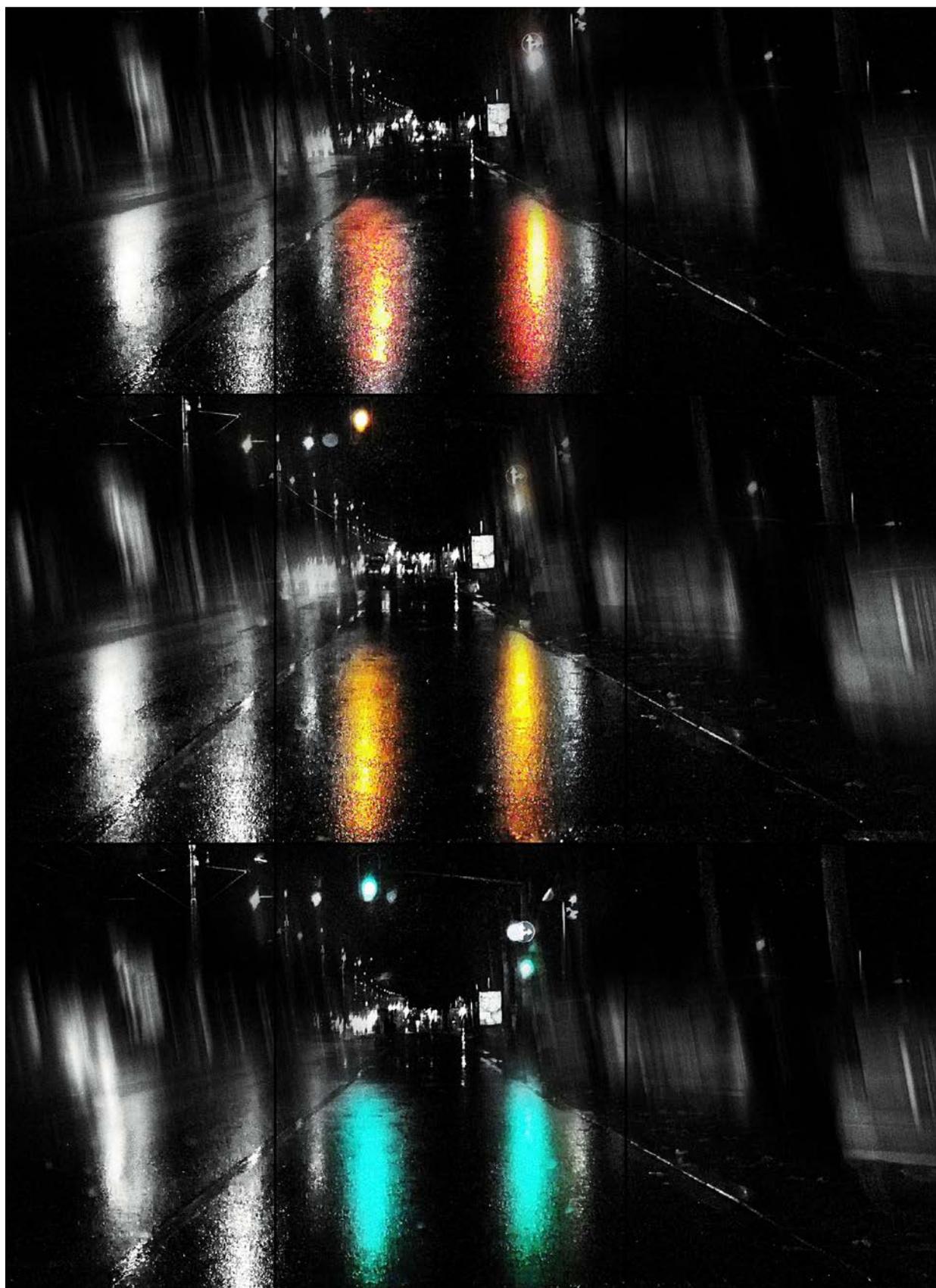


MILICA MARKOV





MILICA MARKOV



LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES





PHOTO

...

GLORIA CRETU
UNSPLASH

SUR LA ROUTE TOUTE LA SAINTE JOURNÉE

- Où sommes-nous ? Demandais-je à mon ami.
- À Llanfairpwllgwyngyllgogerychwyrndrobwlllantysiliogogoch, rétorque-t-il en s'y reprenant dix fois.
- Ça veut dire quoi ce charabia gaélique ?
- Un truc du genre : « l'église de sainte Marie dans le creux du noisetier blanc près d'un tourbillon rapide et l'église de saint Tysilio près de la grotte rouge ».
- Et c'est la bonne route ?
- Oui, c'est bien celle-ci pour aller à Casnewydd.

*« Entre toute autre chose
J'aurais dû m'arrêter faire une pause
Mais j'étais trop pressé
N'aurait-on pas pu attendre un été »,
dit la chanson.*

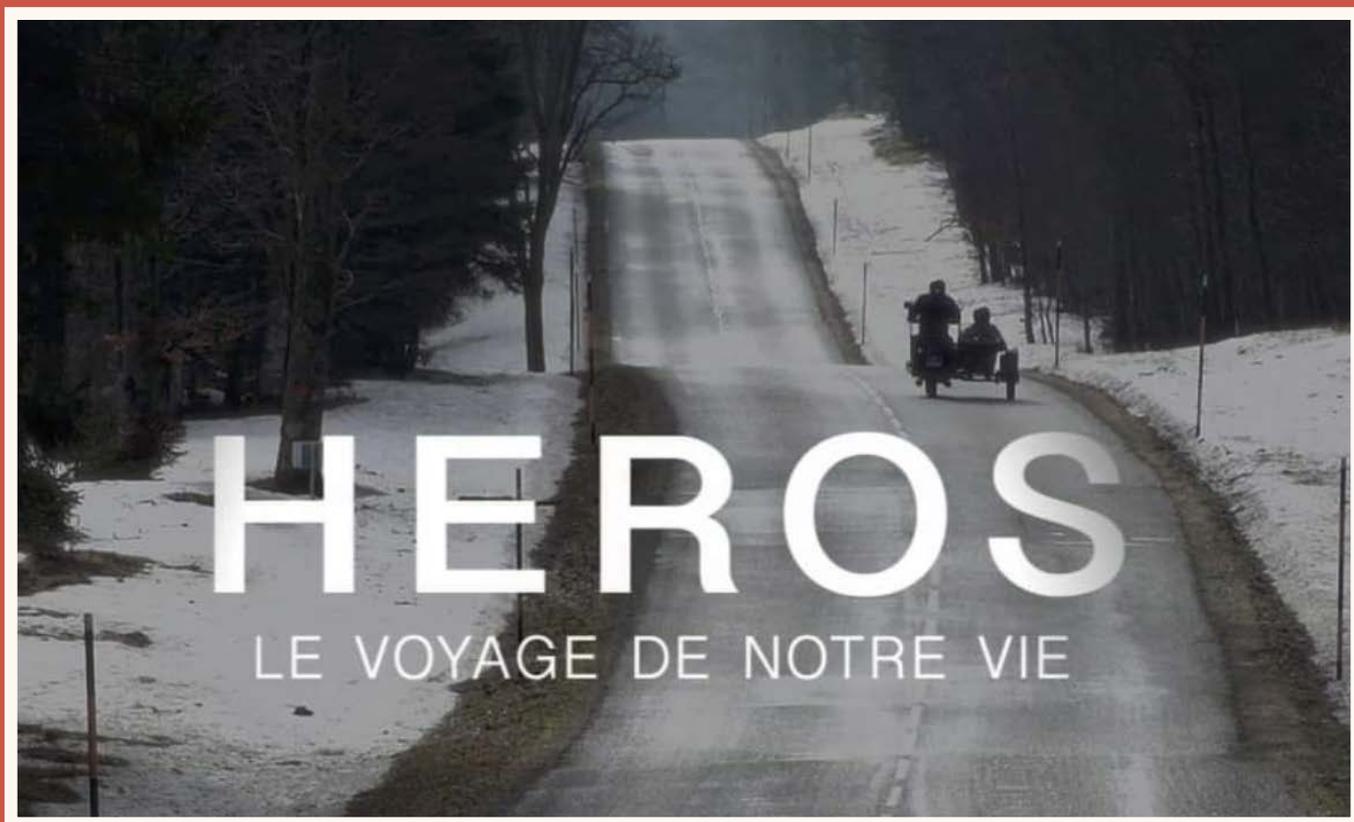
- Et là ? Où sommes-nous ? Demandais-je à mon ami.
- à Niederschaeffolsheim, rétorque-t-il en bafouillant le nom approximativement.
- Ça veut dire quoi ce charabia alsacien ?
- Un truc du genre : « en bas du hameau de Schaeffol ».
- Et c'est la bonne route ?

- Oui, c'est bien la D 263 pour aller Mittelschaeffolsheim puis à Breuschwickersheim. Et Ici il y a du Baeckeoffe, des Dampfnüdle, des Flammenkueche, des Spätzle, des Mannele à manger !
- Hop là !

*« Entre toute autre chose
J'aurais dû m'arrêter faire une pause
Mais j'étais trop pressé
N'aurait-on pas pu attendre un été »,
insiste le chanteur.*

- Bon et maintenant, où sommes-nous ? Demandais-je à mon ami.
- à Zhouzhuang, répond-il en mâchouillant le nom.
- Ça veut dire quoi ce charabia chinois ?
- Un truc du genre 周庄
- Ah ! Et c'est la bonne route ?
- Bah, toutes les routes mènent à Zhujiajiao

*« Car j'étais sur la route
Toute la sainte journée
Je n'ai pas vu le doute en toi s'immiscer
J'étais sur la route
Toute la sainte journée
Si seulement j'avais pu lire
Dans tes pensées »...*



ROUTE 267 « ON THE ROAD AGAIN »

Août 1981. Route 267. Death Valley, Californie. Décor magique et seul au monde. Carte routière dépliée sur le capot brûlant de la Chevrolet rouge, immatriculée 1AXB774.

Je cherche mon chemin... Mes poumons sont comme deux bouilloires en ébullition. «Highway to hell» bat son plein dans le poste radio. Il fait chaud à faire fondre les semelles de mes baskets sur le sable de la piste. J'ai vingt ans.

Les paroles de Michel Polnareff me reviennent :

*« Ai-je choisi le bon sentier
J'en suis encore à me le demander
Je voudrais ne pas regretter
Lorsque sonnera l'heure de ma mort »*

“Long Is the Road”, quand on avance sur cette route de la vie. Elle est formidablement belle. Exigeante. Cruelle aussi.

Suis-je sur la bonne? Quand tu poursuis ton bonheur, aux carrefours des possibles, des tas de voies s'ouvrent où tu ne pensais pas en trouver. Mais, une seule fait ton avenir.

Imagine qu'il existe une sorte de pierre de Rosette qui te donne la direction à prendre pour te réaliser et donner du sens à tes épreuves. La décrypter permettrait de savoir où tu en es ! Encore faut-il la chercher.

Ce qui est certain, c'est qu'elle n'est pas dans le quotidien de tes habitudes. Elle est à saisir quand tu es confronté (e) à une situation particulière qui obstrue ta visibilité de ton roadtrip. Elle se révèle quand tu prends conscience que tu as peut-être autre chose à faire plus en lien avec toi. Tu sais, ces moments où on rêve d'une vie meilleure, d'une révélation qui nous transformerait, d'un projet qui nous rendrait plus sereins. Qu'est-ce qui fait que certains osent prendre cette route pour se réaliser?

Pourtant, c'est ce qui nous rend vivant malgré tout ce que cela peut engendrer de difficile...ou de formidable : un éveil à soi-même.

Celle que j'ai choisie est devenue une longue vieille route. Périples et défis m'ont fait grandir, malheurs et maladies m'ont rendu plus fort, joies et amour m'ont relié aux autres.

Suis-je sur la bonne? Je ne me pose plus cette question. « Choisir, c'est renoncer pour toujours, pour jamais, à tout le reste », disait André Gide. J'ajouterais : vis intensément et pleinement la route sur laquelle tu as décidé d'être.

Laurent Bruno

Un lien visuel :

<https://vimeo.com/user52697599>



PHOTO

...

EVGENIT
PIXABAY
[MILKY WAY]

POÈME À LA CON

J'irai chercher des coups de pieds
De solides sévices hors services
Avec audace et pensées salaces
À bord du doux Doudou, mon voilier
Je saurai assumer mes malices
Je saurai amuser ma limace

J'irai quérir des cous offerts
Des baisers fous avec la langue
Avec force tout en silence
À bord de ma fusée Jennifer
Je finirai ma vie exsangue
Je l'achèverai en virulence

J'irai rendre mes soupirs
Mes désirs, mes angoisses
Avec un reste de choucroute
À bord, je ne serai plus qu'ire
J'aurai la guigne, j'aurai la poisse
Et devant moi sera la route

Ivan Leprêtre

Stéphane



Issaurat









STÉPHANE ISSAURAT















LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES



Vue sur l'échangeur entre la Al Safa Street et la Sheikh Zayed Road dans le centre ville de Dubai.



Deux Harley garées au pied du bas relief du Conseil Départemental de l'Yonne, à coté de la cathédral Saint-Étienne d'Auxerre.

Stéphane



Issaurat

...





Frédéric

Adam

PHOTO

...

JOHN TOWNER
UNSPLASH

À LA RUE SUIS-JE

À la rue suis-je
Simplement en route
Vers le dépouillement
L'apprentissage de la brièveté ?

Mes demeures à vau-l'eau
Sans pénates
Je joue avec rien
De rue en route

Sur la route
Je me rue
Sur le premier pas venu
Pour passer outre

Se dérouter
Rue après rue
M'offre le biais
Du leurre

À tous les coins de rue
Se cristallise la routine
J'y manie
L'errance

De pair à l'impair
Je ricoche dans mes rues
En route vers
Le contrecoup

Faire fausse route
Est mon chemin de vérité
Mes pas dans cette rue
En sonnent la cloche de bois.

Frédéric Adam

Frédéric



Adam

PHOTO
...
MARC
PIXABAY

RUES ET ROUTES CHEMINENT DANS LA MESURE DES ALLURES

Rues et routes cheminent dans la mesure
des allures

Elles se confondent avec ce sable

C'est leur sang, leur goudron

Sait-on l'amour qu'elles y pavent ?

Ce caillot dans la chaussure elles le
couchent

À même le sol des virées et se roulent dans
cette gêne

Tels des draps fleurant bon la pérégrination

Il se tourne et retourne dans le lit des ma-
nières

En galanterie souvent avide de sujétion, de
trouble

Il est l'ange importun du pas

L'embarras le hisse à force de boiterie

Au faitage des empreintes

Et emplît de cahots, de crispations

Le branle tout autour

Tant le proche que le lointain

Frappent chatière et bigaille pour cette
coulée

Ils payent leur écot à l'octroi des rêveries

Car toujours rues et routes

Ont gabelle au bas de ce qui demeure

Non qu'elles mendient les dépits

À fin de prières

Mais s'en accaparent comme prises d'arme

Leurs fortins, leurs écuries

Sont autant de remises dont les ardoises

Suggèrent la pierre angulaire

Ces bâtis aident le tâcheron dans ses allées
et venues

Lui offrant le grain à moudre des cambuses

Ils ornent la hâte

D'ornières comblées, des pendeloques du
périple

S'y abreuvent

Du nouvel élan des ricochets

Les vieux chevaux de retour des partances

C'est sur ces haridelles que se juche

L'aube profane

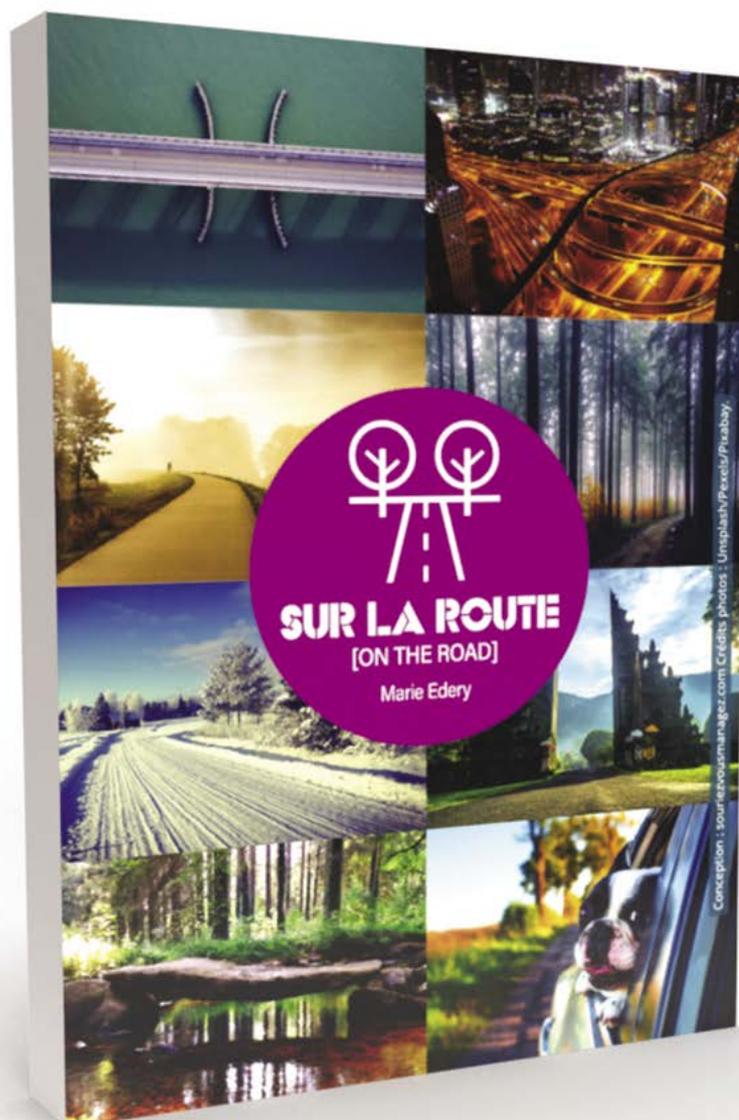
Des rues et des routes.

Frédéric Adam

SOUL GAMES

...

JEU DE PHOTOLANGAGE[©] SUR LA ROUTE



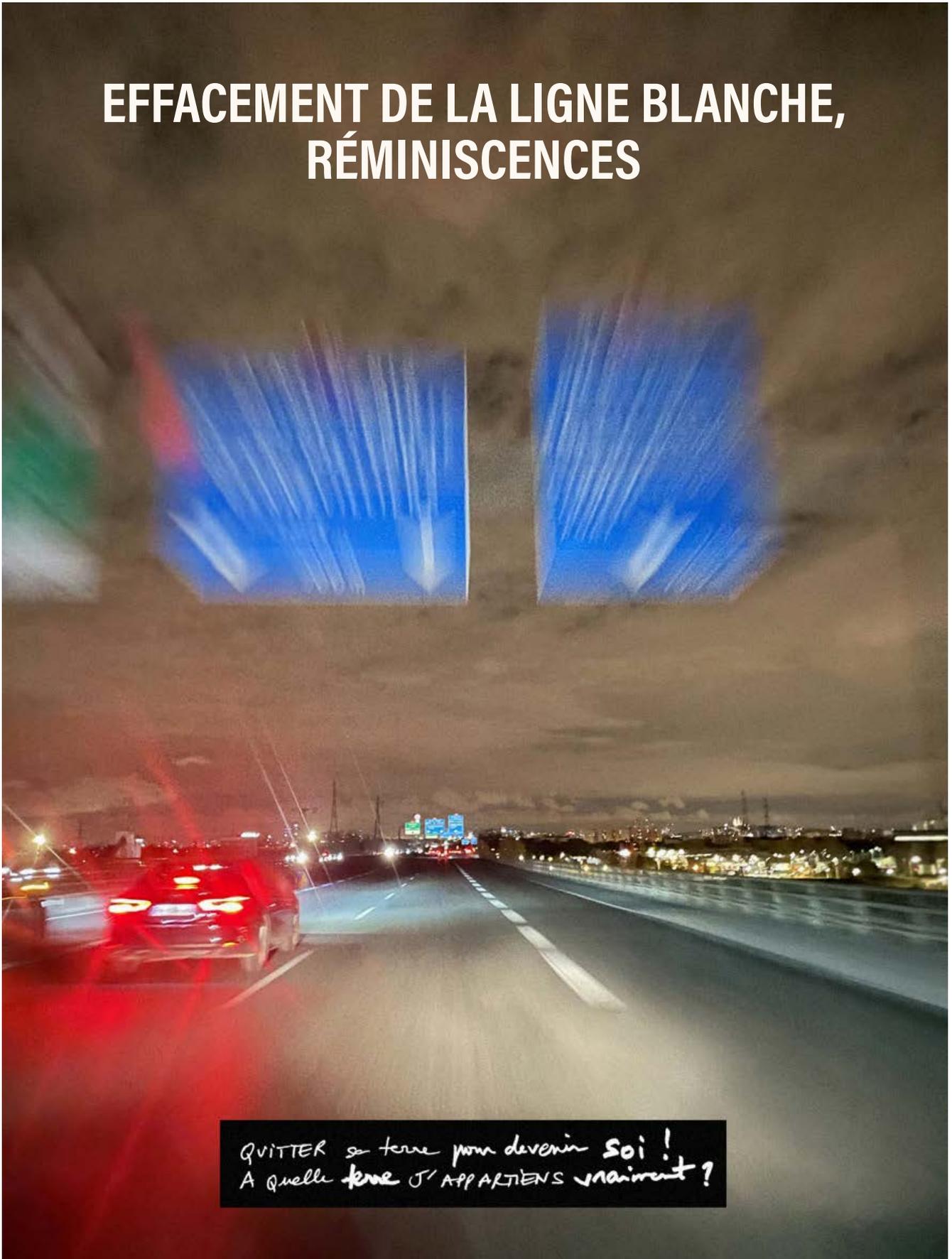
**66 images de routes et chemins
pour se projeter vers sa destination.**

Un jeu imaginé par Marie Edery, disponible sur
soulgames.fr

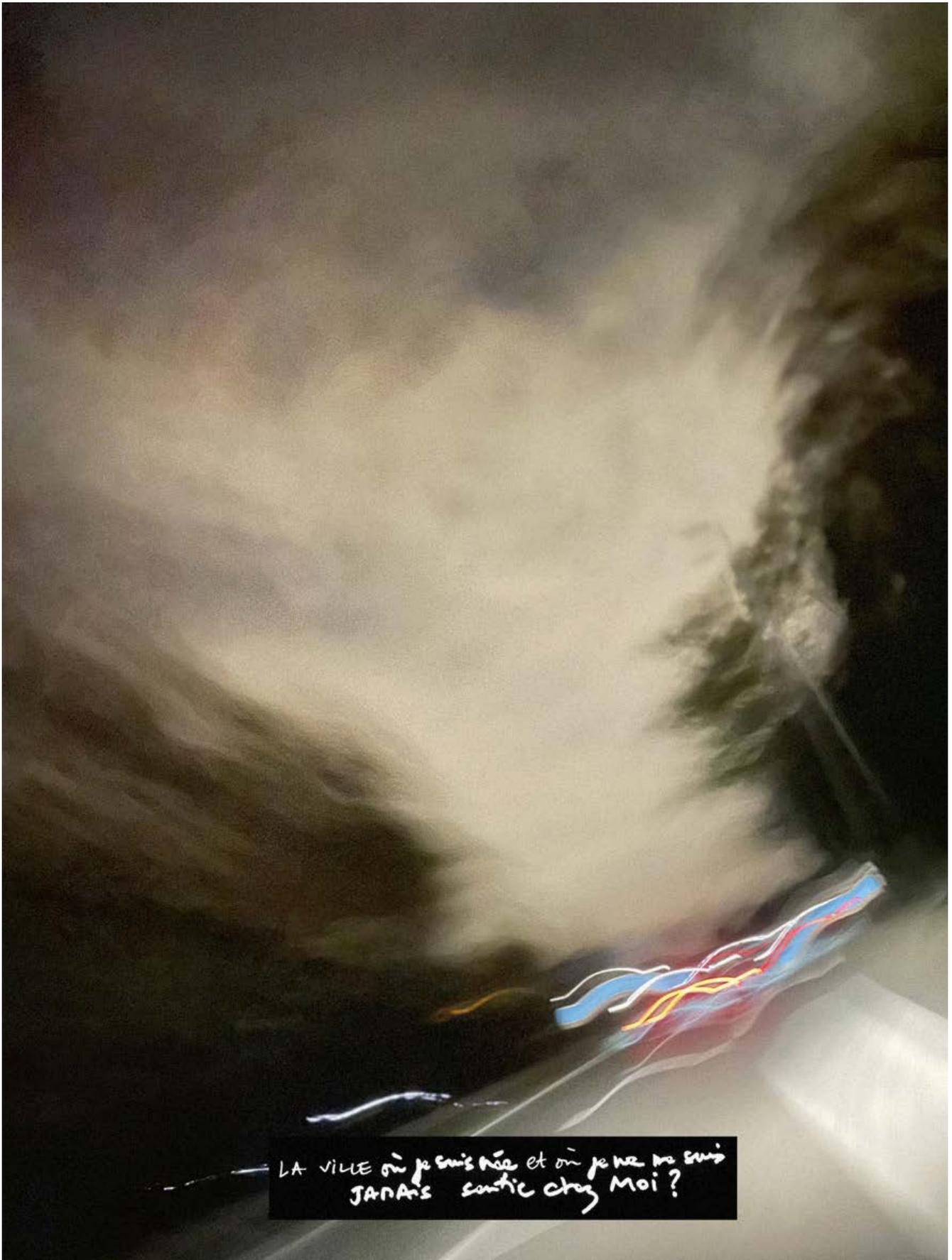
LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES



EFFACEMENT DE LA LIGNE BLANCHE, RÉMINISCENCES

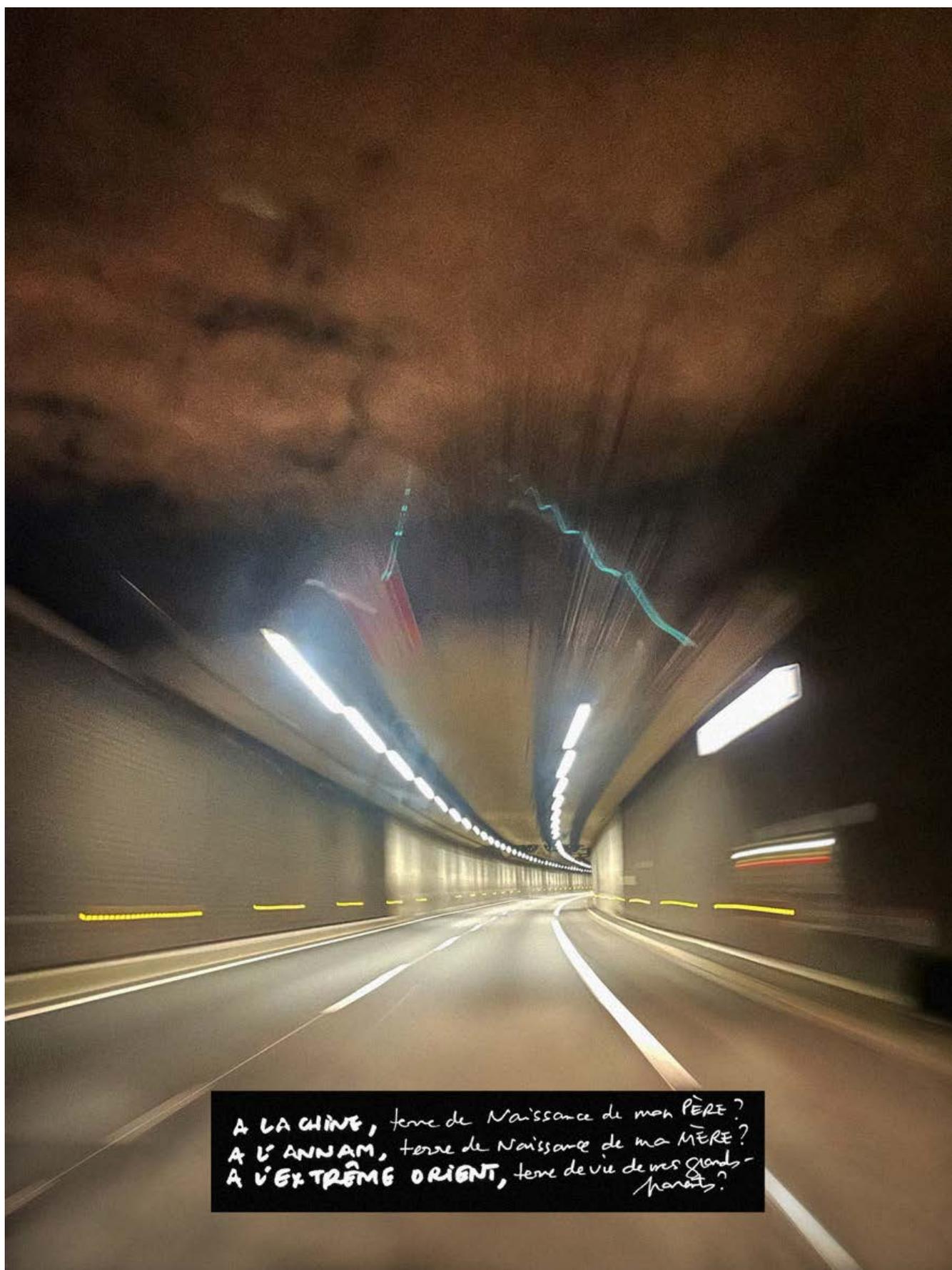


QUITTER sa terre pour devenir soi !
A quelle terre J'APPARTIENS vraiment ?

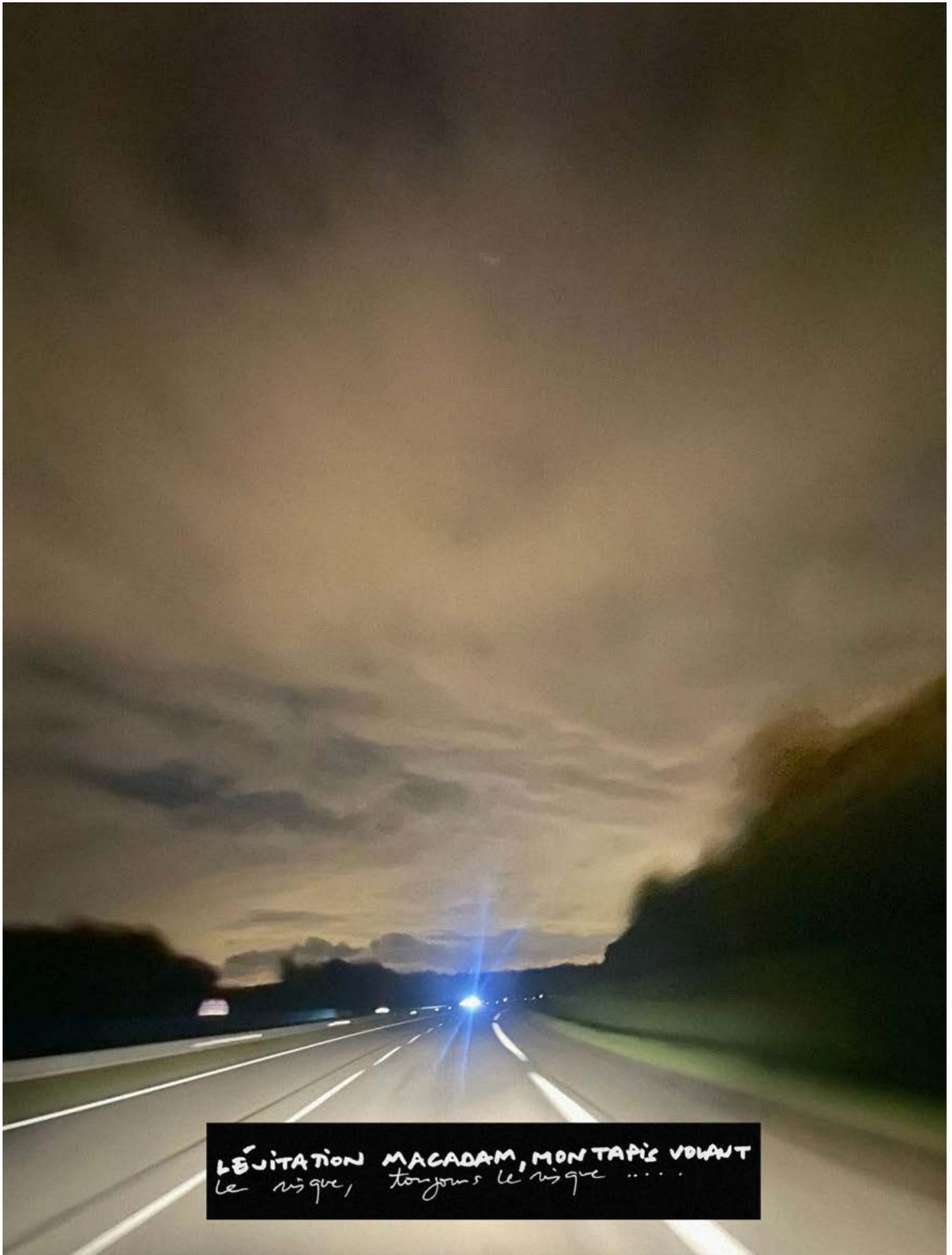


LA VILLE où je suis née et où je ne me suis
JAMAIS sentie chez Moi ?

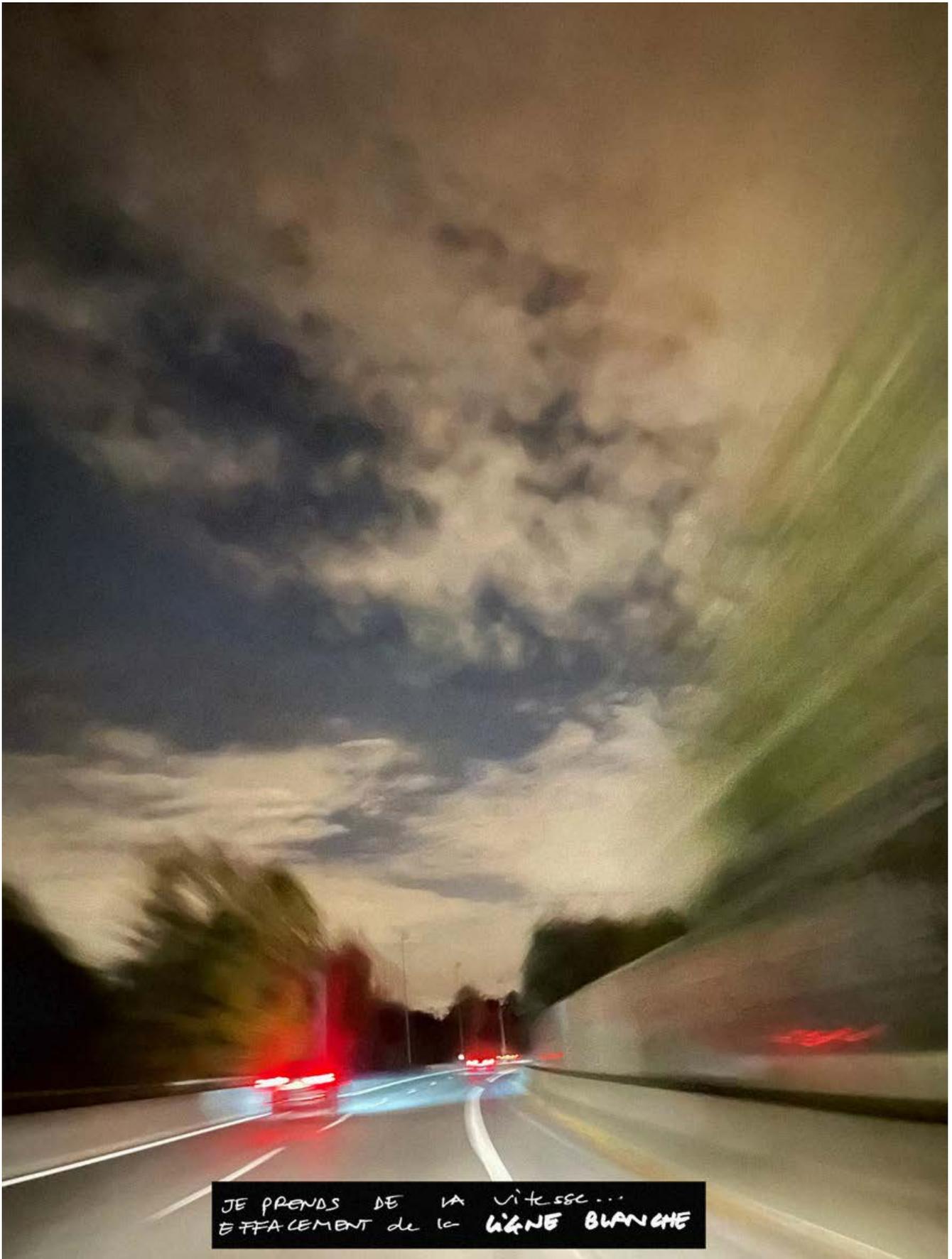
CHRYSTEL ÉGAL

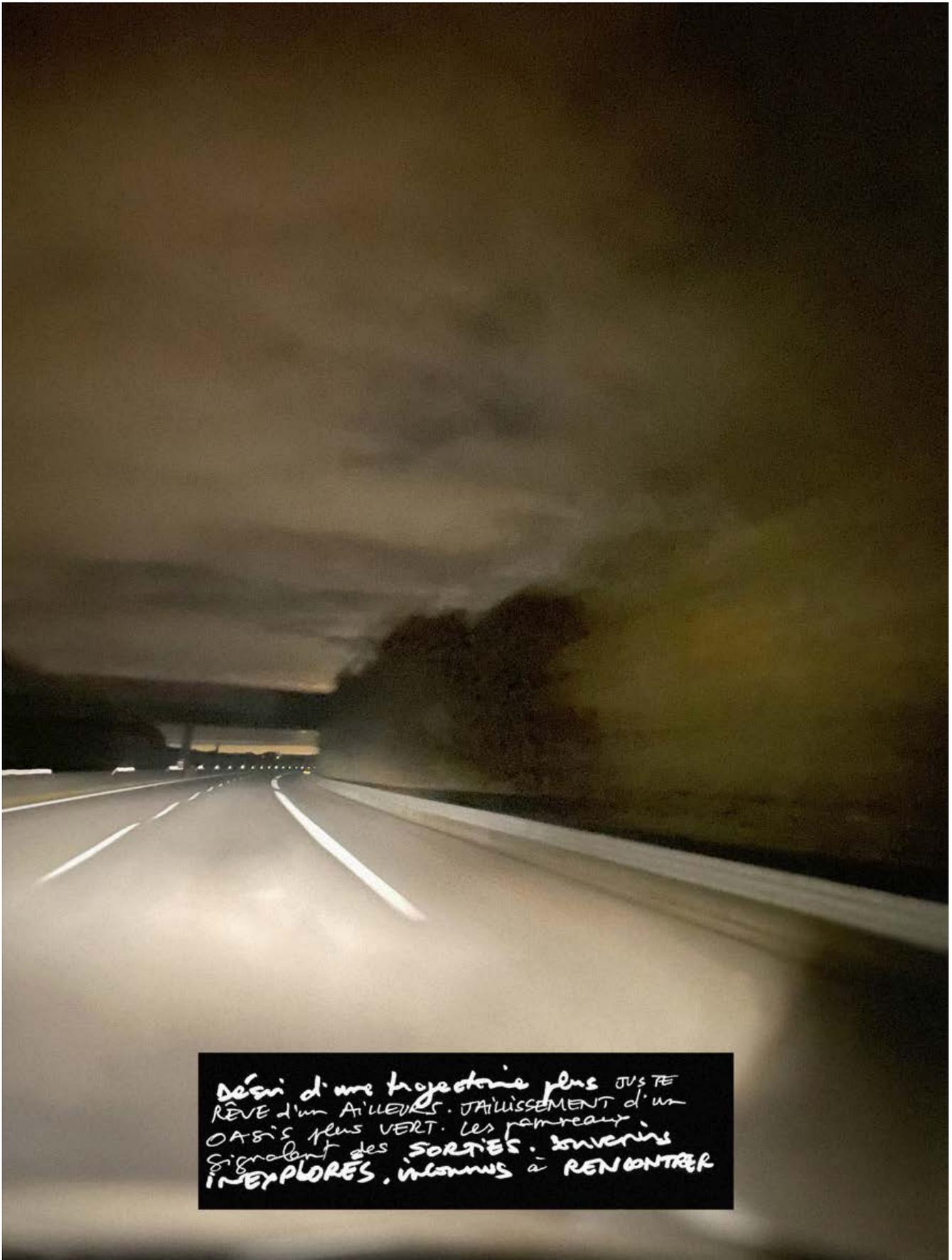


A LA CHINE, terre de Naissance de mon PÈRE ?
A L'ANNAM, terre de Naissance de ma MÈRE ?
A L'EXTRÊME ORIENT, terre de vie de mes grands-
parents ?



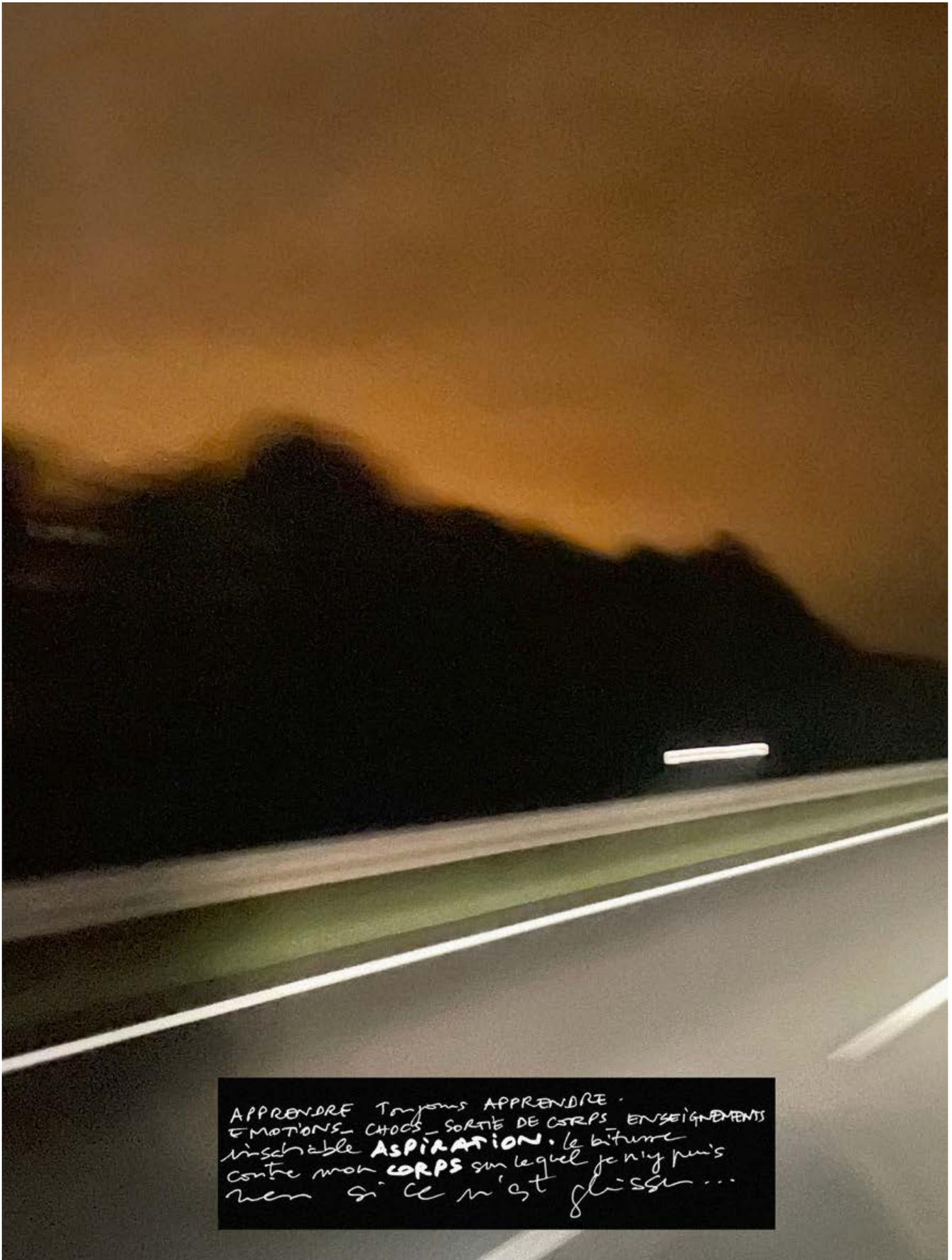
CHRYSTEL ÉGAL



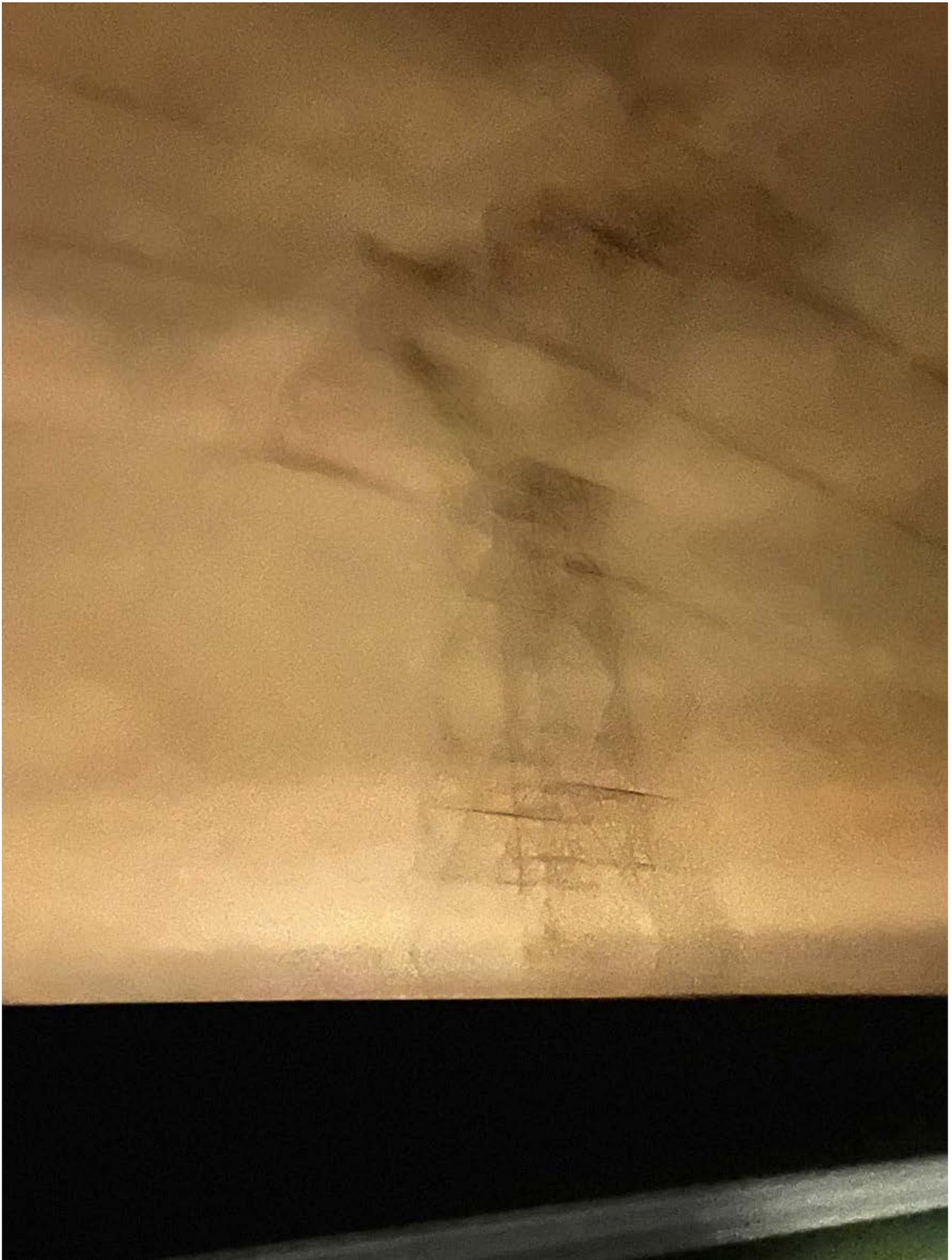


CHRYSTEL ÉGAL

...



APPRENDRE Toujours APPRENDRE .
EMOTIONS - CHOCS - SORTIE DE CORPS ENSEIGNEMENTS
Mischable **ASPIRATION** . le bitume
contre mon **CORPS** sur lequel je n'y puis
rien si ce n'est glisser ...





Yves
Lecointre

PHOTO

...

G. POULSEN
PIXABAY

PIÈTRE PIÉTON PIÉTINANT EN PIED-DE-POULE

Un célèbre critique américain sévissant lors de la Belle Époque assurait qu'il y avait entre les jambes et l'écrit une réelle connexion, une allée dérobée qu'on ne saurait méconnaître.

Selon lui les meilleurs livres, plantureusement fondés, solidement chevillés, étalonnés au compas, aux effets mûrs, qui opèrent au nez, en dégageant l'envoutante fragrance des semelles ayant longtemps arpenté et battu des routes et sentiers vierges, seraient couramment du ressort d'auteurs élevés sur des membres inférieurs supérieurs.

C'est ainsi, sac à dos, laissant l'habitat urbain et son confort ménager, que l'on devrait vagabonder sur des pistes olympiennes et des chemins gagnants, pour surprendre en balade, les perspectives harmonieuses et les merveilles d'ici-bas où les bêtes scellèrent leurs secrets bien avant l'irruption de l'humain sur Terre.

Au contraire le piètre piéton piétinant en pied-de-poule, mollets mous et cuisses

creuses, s'oxyderait en absence de vadrouilles, ne produisant bien souvent qu'une prose pâle que le lecteur enverrait volontiers promener, car perpétuellement assis, penché sur des parchemins obscurs, mal éclairé, ou centré sur l'ombre de son nombril, coupé de l'autre et loin du monde réel, il ne pourrait pondre qu'un travail mineur aussi fécond que ces terrils érodés.

Alors c'est déambulant en pèlerin flâneur, qu'il faudrait aussi fouler les trottoirs des boulevards, les galeries et les passages, pour assimiler genou alerte, l'esprit de la rumeur du théâtre humain.

Ainsi abreuvé, on deviendrait le pinceau de la vie, concevant puis accouchant en bons termes, l'œuvre qui marcherait allant dans la bonne voie finissant à la première place et au premier rang d'honneurs couverts.

Yves Lecoindre

SOCIÉTÉ DES NOMMEURS DE CHAUSSÉES FOLDINGUES

La société des nommeurs de chaussées foldingues (SNCF) recherche des personnes prêts à faire des efforts afin de devenir assez célèbres, pour que leurs noms baptisent les nouvelles voiries, ou celles dont les noms sont maintenant entachés d'un passé devenu problématique.

En conséquence pour les rues nous souhaitons la gloire pour MM. ou Mmes Ban, Béole, Baissant, Bicond, Binstein, Bis, Brique, Chais, Deux, Fin, Jit, Gueuse, Inné, Meure, Minant, Nique, Pin, Râle, Scie (Quoique ?), Tabaga, Binsse, et Usée.

Considérant maintenant les boulevards opportunément le da aurait un cinéma, le Sovie honorerait la Pologne, le happé serait en surplomb d'un précipice, l' Hek borderait

la plage, l'Heuse serait riche en boutique de vêtements, néanmoins le Rice ne serait peut-être pas une bonne idée pour la circulation, comme le Riote et le Ricelle, mais les salles de spectacles seraient bienvenues boulevard Riaité.

Concernant les allées on pourrait honorer des lettres de l'alphabet, comme le A, le G et le T, tandis que dans les communes tenues par la gauche extrême le Che pourrait avoir sa place.

N'oublions pas non plus de mettre en valeur dans ces voies les champs, la Grèce, les gros, les simples, les Alphonse et au soleil.

Par ailleurs, l'implantation de restaurants serait une bonne décision comme pour l'allée des Genêts.

RUE DE LA SOIF

Au numéro un, il engloutit un anis.

Au numéro deux, il engloutit deux anis.

Au numéro trois, il engloutit trois anis.

Au numéro quatre, il engloutit quatre anis.

Moralité : la cuite au prochain numéro.

Yves Lecoindre



PHOTO

...

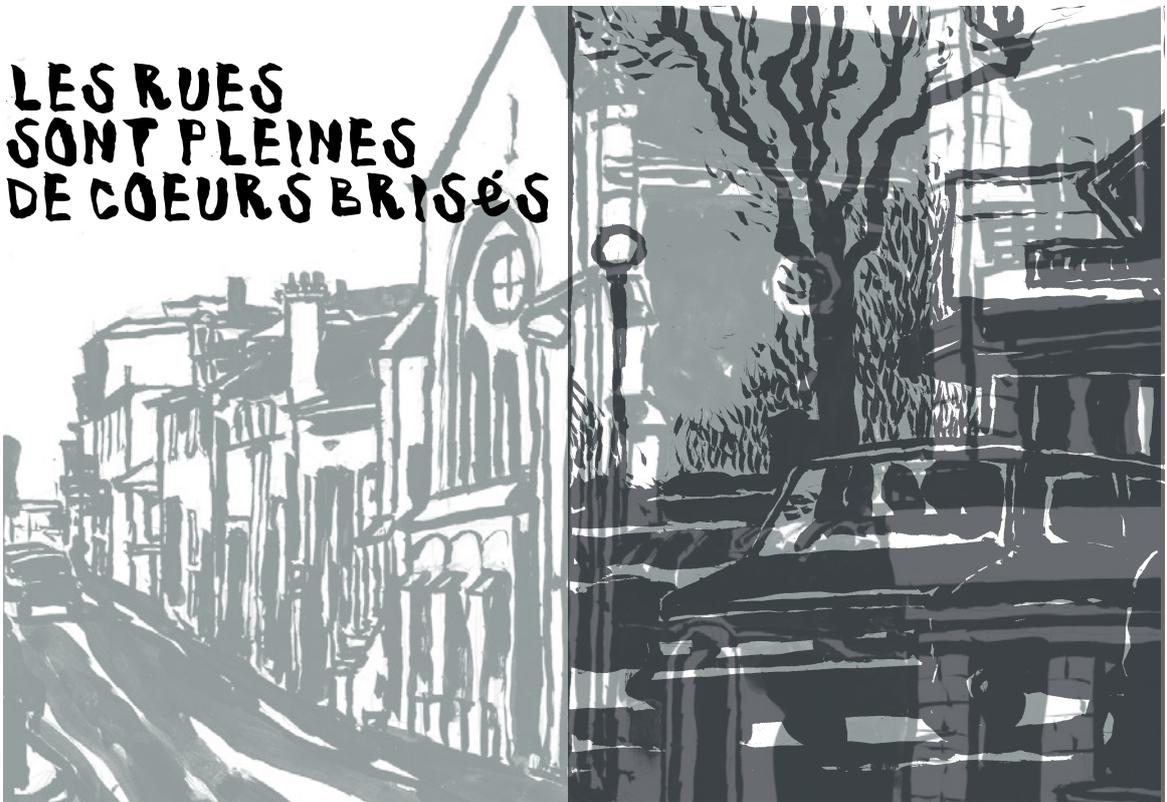
MATTHEW HENRI
UNSPLASH







LES RUES
SONT PLEINES
DE COEURS BRISÉS





PHOTO



TYLER NIX
UNSPASH

Jean-Michel



Baudoin

LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES

...

LÀ-HAUT SUR LA MONTAGNE

Fouillouse, hameau des Alpes-de-Haute-Provence

LÀ-HAUT SUR LA MONTAGNE

Nous sommes au tout début des années cinquante. Mon père, jeune et modeste instituteur, afin de rejoindre son amoureuse, enceinte de ses œuvres, agrégée de mathématiques, fraîchement nommée en région parisienne, quitte son Midi azuréen natal, sa femme, son fils encore nourrisson pour se retrouver dans un obscur patelin de Seine-et-Oise. Dès lors, il n'a plus qu'une idée en tête : rejoindre, au fil de nominations successives, la belle Côte d'Azur.

L'Éducation nationale est une institution très hiérarchisée, dont les membres les plus cappés sont très jaloux de leurs privilèges. Les instits sont tout au bas de l'échelle, et leurs vœux de mutation, honorés au mérite, passent après toute la hiérarchie. La longue route vers Nice, berceau de ma famille paternelle, va donc se faire au prix d'inattendues et aléatoires étapes.

Après quelques pérégrinations, voici mon père nommé à Barcelonnette (Basses – Alpes), tandis que la mère de mes demi-sœurs est doctorante à l'Université de Marseille. Pour cumuler plus de points de mérite, mon papa accepte de devenir « Inspecteur primaire », comme on disait à l'époque.

Être Inspecteur de l'école primaire, dans

la vallée de l'Ubaye, expose à emprunter des routes étroites, sinueuses, dangereuses, souvent de simples chemins de terre, enneigés, verglacés pendant les longs mois d'hiver, pour visiter des écoles perchées, avec leurs villages et hameaux, au milieu de paysages préservés de toute pollution, et d'une beauté à couper le souffle.

Un beau jour de mai, la mission du jeune et bel inspecteur, impressionnant dans son costume sombre et cravate rouge, doit le mener à Fouillouse, un hameau de la commune de Saint-Paul-sur-Ubaye. Ce n'est guère qu'à une trentaine de kilomètres, mais à bien regarder la carte Michelin, mon père estime que le voyage durera sans doute deux bonnes heures.

Au départ de Barcelonnette, dans la plaine alluviale de la rivière Ubaye, la route est belle, la pente légère, à travers les prairies en pleine floraison. On passe non loin du Sauze, station de ski alors rudimentaire. On admire les sommets enneigés, le Chapeau de Gendarme, la Grande Séolane et le Pain de Sucre, on enjambe de nombreux torrents, exubérés par la fonte des neiges, on traverse le village de Jausiers, bourg aux ruelles étroites, aux maisons sombres et revêches. Puis on monte et

les gorges se creusent. La route s'accroche à flanc de montagne. La rivière bouillonne entre les rochers qui ne lui laissent qu'un étroit passage, la route emprunte un tunnel pour vaincre le verrou.

De l'autre côté, nous voici dans un monde nouveau. Les villages sont perchés à l'adret, les parois de la vallée à l'ubac sont en à-pic, l'air est plus froid, la Simca Aronde de mon père rétrograde souvent en seconde. On dépasse des fermes fortifiées aux toits de lauzes, jalouses de leurs secrets derrière leurs murs de pierres. Encore un pont au-dessus de l'Ubayette, qui descend du col de Larche et de son Italie autrefois hostile. D'ailleurs, la montagne révèle casernes, fortins et casemates, apparaît truffée de meurtrières, gruyère défensif d'une ligne Maginot alpestre qui n'a jamais servi.

Presque une heure de passée déjà, nous voici malgré tout à Saint-Paul, on laisse à main gauche l'impétueux torrent du Rouchouze et la route du col de Vars, porte vers la Savoie et le Nord civilisé, à main droite s'ouvre une vallée, l'espace d'un instant on aperçoit de fiers sommets enneigés, dont, l'un, une aiguille massive tronquée au sommet en une large dalle étincelante de blancheur sous le soleil : le Brec de Chambeyron.

Puis, la vision disparaît dès qu'on s'enfonce dans la Haute Ubaye. Les maisons de Saint-

Paul se serrent entre l'eau et la montagne, la route empierrée longe des fontaines en pierre, des échoppes d'artisans, un hôtel-café-restaurant. L'Aronde se fraye un chemin entre les poules, les ânes, les vaches. Les regards des ubayens croisés là se tournent, étonnés, vers cette voiture qui n'est pas celle du docteur. Sortie du village, la route se mue en chemin de terre, aux ornières marquées de part et d'autre d'une bande herbeuse. Quelques nids de poule et flaques boueuses, on attaque soudain les choses sérieuses, pente accentuée, virages abrupts, cahots et passages en première. On laisse Petite et Grande Serenne, hameaux aux maisons basses et frieuses, mon père est en retard, l'institutrice l'attend, s'inquiète de cette homme qui va la juger, vérifie une énième fois la propreté de la quinzaine de gamins sous sa coupe, classe unique des hauts sommets.

Et alors, il le voit. Frêle trait d'union entre les deux lèvres verticales de la blessure taillé par le coup de sabre de la rivière dans la montagne, le Pont du Châtelet, qui enjambe les cent huit mètres de vide, et délivre le passeport vers Fouillouse, tel un impressionnant Cerbère. Quelques virages et l'Aronde stationne à l'entrée du pont. Mon père descend, ressent le fouet du vent qui s'engouffre dans la faille, se penche au-dessus du parapet, est saisi par la morsure au ventre du vertige, à

la vision de la rivière qui se tord tout en bas dans une douleur d'écume, il frissonne, mais c'est de froid.

La voiture repart. Franchit un tunnel au sol raviné par les eaux de fonte – couvert d'une épaisse couche de glace l'hiver, à franchir en recommandant son âme à Dieu, même si on est libre penseur – s'élève à une allure d'asthmatique dans un bois de mélèzes, enquille une série de lacets bordés de neige. L'ascension de ces derniers kilomètres dure une éternité, le village se dévoile sans cesse à la vue, chaque fois que la route franchit un contrefort, l'apparition du but du voyage est repoussée au suivant. Et puis, comme un coup de théâtre, entrent en scène simultanément le Brec de Chambeyron et son cortège de sommets courtisans en manteaux d'hermine, et les premières maisons, si petites face au gigantesque cirque de montagnes, celles qui ferment le fond de la vallée glaciaire où bavarde sans discontinuer la Baragne, torrent au maximum de son débit, celles en dents acérées à l'ubac, nommées Rochers de Saint-Ours.

Le panneau d'entrée de village est taillé dans un ais de bois, le nom « Fouillouse » gravé au fer rouge, orné d'une marmotte et d'un eidelweiss et de la mention « 1980 m ». La neige est partout où le soleil ne donne pas, derrière les maisons, dans les creux des

impasses, sur les prés à l'ubac. L'école est là, au centre du hameau. L'air est glacé malgré le grand soleil. L'inspection tant attendue est cordiale, comme l'est l'accueil chez les Bouillon, qui tiennent un petit café-tabac.

Mon père mange sur le pouce, et va, à pied, explorer les fabuleux paysages des environs.

Les 12, 13 & 14 juin 1957 se produisent des crues catastrophiques sur le Queyras et la Haute-Ubaye. Les destructions sont majeures : ponts, routes, maisons, mais aussi champs cultivés, pâtures en plaine et pâturages de haute-montagne, en quelques heures, les paysans – montagnards perdent parfois 100 % de leur patrimoine et de leurs ressources.

Deux ans plus tard, le 5 avril 1959, Saint-Paul-sur-Ubaye est l'épicentre d'un séisme de magnitude VII – VIII. Tous les villages et hameaux de la Haute-Ubaye sont touchés. Les maisons déjà fragilisées par les crues de 1957 sont le plus souvent rendues inhabitables. Les journaux parlent de la région comme de la « Vallée maudite »

Les habitants des hauts villages fuient, se réfugient plus bas dans les vallées, chez des cousins, ou bien dans les exploitations secondaires que certains possèdent,

leur fuite est sans retour. Les hameaux « d'estive » se dépeuplent à une vitesse sidérante, les écoles, les commerces ferment, toutes ces calamités surviennent en quelques mois seulement.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Le nombre de maisons à vendre est impressionnant, elles ne valent plus rien, vu l'ampleur des travaux à réaliser d'urgence si l'on veut y habiter, même de façon précaire. Niçois, Marseillais, Grenoblois, Toulonnais, Lyonnais se ruent sur le marché. De vallée austère, le pays devient un parc touristique.

Tombé sous le charme de la violente beau-

té de cette haute vallée fouillousaine, mon père achète l'ancien presbytère, qui deviendra notre maison de vacances, base arrière des jeux de la fratrie au milieu d'une bande de garçons et filles dégourdies et lestes comme de jeunes chamois.

Mon amour sans limite de la montagne et de la nature est né ce jour d'ascension motorisée de la sauvage route de Fouillouse.

Jean-Michel Baudoin

Manuel



Lauti

LES NUITS DE BRUXELLES

MANUEL LAUTI



LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES

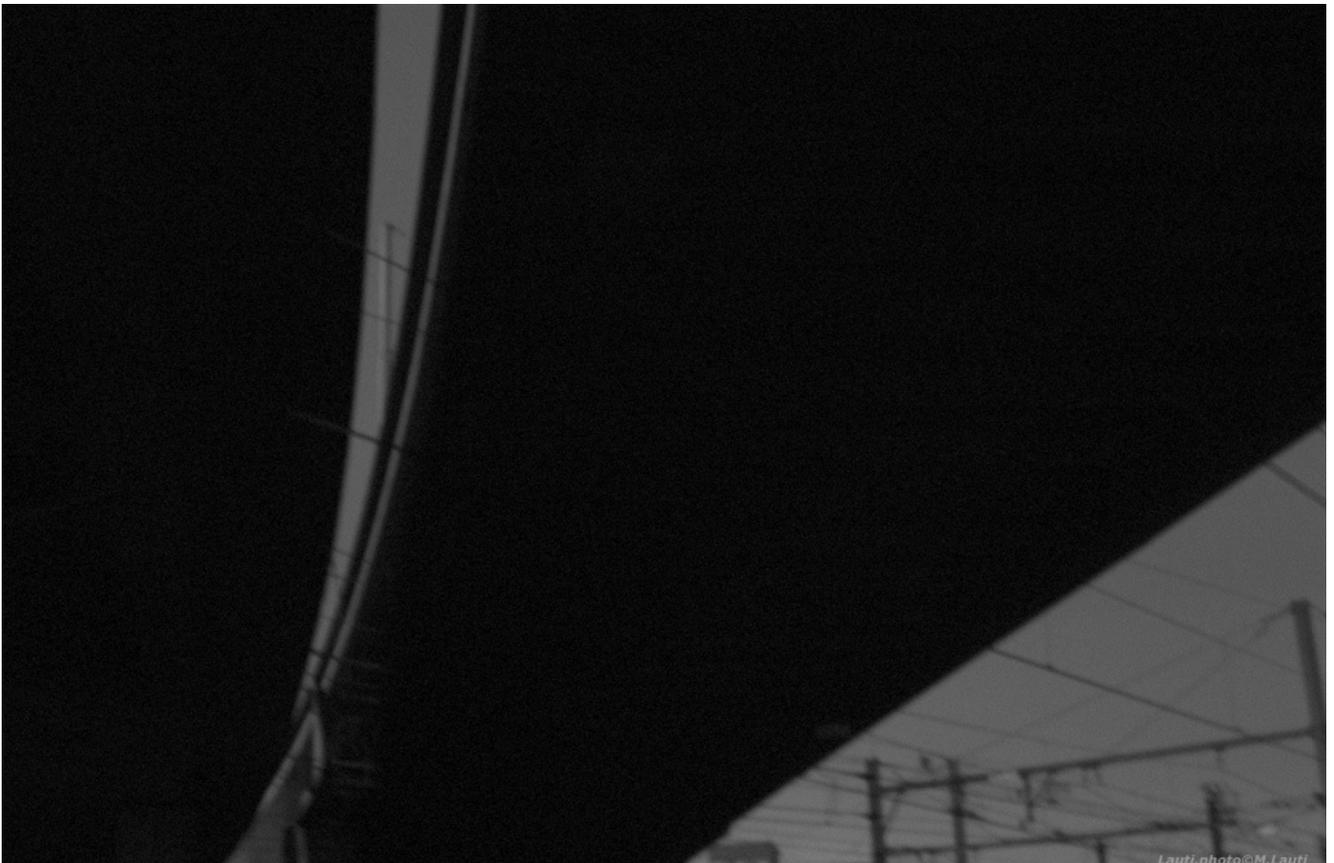


Lauti.photo©M.Lauti

MANUEL LAUTI



Lauti.photo©M.Lauti



Lauti.photo©M.Lauti



Lauti.photo©M.Lauti

MANUEL LAUTI



Lauti.photo©M.Lauti



Lauti.photo©M.Lauti



Lauti, photo©M.Lauti

MANUEL LAUTI



PHOTOGRAPHE DE L'INATTENDU

facebook.com/Manuellautiphotographie

instagram.com/manuel.lauti

Dominique



Gay





ROAD TRIP



DOMINIQUE GAY

...





DOMINIQUE GAY

...





DOMINIQUE GAY

...



LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES

...



DOMINIQUE GAY

...



LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES







DOMINIQUE GAY

...





DOMINIQUE GAY

...







Olivier
Issaurat

PHOTO

...

BYAN McGUIRE
PIXABAY

CONQUEST

*Un grand merci à Euphie, ma fille,
sans qui ce texte ne serait pas ce qu'il est*

I was stuck in this fucking city. No one to talk to, no one in my life. In my garage a "1947 Harley - Knucklehead», and a pack of Brooklyn Lager. Freddy Johnson was my friend, I asked him to repair my bike. He answered, "Kiss my ass !". It's his way to say yes. We spent two weeks working on the engine and one month finding two wheels in good enough state. I put some clothes in a bag I fixed to the saddle. And I crammed the rest in the motorcycle's satchels. I resigned from the food delivery company. The boss was an asshole, he took a large part of our dough under the pretext we wasted our time idling or drinking in a bar. Before hitting the road, I called the friend who has pampered my bike. He wanted to know where I was going. I said "South west". "All of it?" I'd never thought about the destination, I just needed to ride on the asphalt. "Maybe Phoenix, I know a girl who lives there." "And you seriously think she is waiting for you at the door?" "You asshole!" "It's just an idea, I don't care if she has forgotten me, goddamn city!" He stared at me sadly, kissed me goodbye with tears in the eye. I was so surprised that I found nothing to say.

First I rode through the vast wheat fields of Minnesota. The harvesting machines moved slowly across the landscape. Dust created cloud monsters who nibbled the sun on the horizon. Only the purring of the nickel-plated V-twin reminded me of reality. I stopped at a diner to grab something to eat. Some clients were reading newspapers, some watching football. The waitress asked me what I wanted. I settled for a hot dog. While I was eating, a downpour shone on the pavement under the street lamps. The waitress refilled my mug with coffee, I paid the bill and I got back on the road.

The landscape unfolded before me like a movie. I was hypnotized. The trees fled behind me like in a nightmare. Hungry trucks chased me, ready to eat me if I were too slow. To stay alive, I put the gas on full throttle.

On the road again, I drove my mechanical horse through Nebraska on the 790th road. All around me, green hills. Scattered across the land, ruminating behind barbed wires, cows tried to find their freedom. A poor old man looked at his mower. He too, ruminated in a dilapidated farm. The farmer greeted my arrival in Loup City with an ample move-

ment of his hat. I yelled "Yeehaw". I thought this would be cool, but reflecting on it, I was mostly ridiculous.

Driving and driving again through the States, I found myself overwhelmed with the sadness and misery of my pointless life. It'd been raining on me for days, my clothes were soaked and I was cold to the bones. But not too far from Sadie's house, I found joy again. A large billboard promoted toothpaste with a girl - dressed in a short skirt - who said "Keep a sparkling smile!" Behind her, a guy in a white coat, smiled too. It was pathetic. I only shook myself awake when the front wheel slid off the road.

After a long moment, a tow truck arrived from Phoenix. The driver installed my motorcycle on the platform and dropped me off at a crossroad, not far from Sadie's. My Harley gone for good. The engine oil oozed from the head gasket and the steering column was distorted. End of the road for her. I climbed on the 944 bus to meet Sadie. She was in her garden, wearing threadbare denims with an oversized plaid shirt. Her hair fell on her shoulders, long black hair. Her eyes were grey, a

greenish grey like the sea before a change of weather. She planted her shovel in the lawn and looked at me. She threw her straw hat on the swing and came to me. "Tom! What the hell are you doing here?" I was so surprised she recognized me that I forgot to answer. I stayed frozen, staring at her face like a pillar of salt. She offered to enter the house for a beer. On the buffet, a photo of her with a man wearing a little child in his arms. "Is he your husband?" "He was, but we're divorced. He lives in Mesa, not far from here." I now saw her like a possible conquest. "Do you remember when we rode to the amusement park in Pasadena?" I asked. "I remember the interminable journey! And my sore ass!" I thought of my poor Harley who was going to the graveyard. "And this girl who stuck with us, she was so annoying, she wouldn't stop talking! She had a French name, herm..." "Marie-Jeanne," she laughed, "she's my wife now!" So sad, Sadie, so sad.

No conquest, no motorbike, only my eyes to cry... and a friend I should've listened to! No girlfriend, no motorbike, only my eyes to cry... but a friend I should've listen to!

LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES

...



PHOTO

...

EVGENIYA LITOVCHENKO
UNSPLASH

ENLIGHTENMENT

Un immense remerciement à ma tendre épouse Muriel, qui supporte mes écrits depuis tant de temps et passe en revue mes phrases bancales ainsi que ma conjugaison aléatoire

Je marchais sur le trottoir scintillant sous l'ondée qui venait de tomber. L'asphalte était si lisse qu'il réfléchissait mon image comme un miroir. Je ne sais quelle mouche m'a piqué, je me suis mis à lui parler. « Toi qui me suis là-dessus, sais-tu comme je me traîne ! Un véritable vieillard ! » Je me suis dévisagé, j'ai ri de moi comme un imbécile sous le regard de quelques passants interloqués. J'ai resserré les pans de mon caban, le froid qui descendait des plaines de Russie était cinglant. « Et toi, sais-tu seulement ce qu'est ma vie là-dessous ? » Je me suis arrêté sans prévenir, la femme derrière moi m'a évité de justesse en poussant un juron. Bêtement, je cherchais devant moi ce qui se trouvait sous mes pieds. « Est-ce toi qui m'interpelle ? » ai-je tenté sans croire un instant à ce que je disais. « Ne t'es-tu donc pas adressé à moi il y a un instant ? » Il m'a fallu un peu de concentration pour discuter avec celui qui sous mes pieds me ressemblait comme deux gouttes d'eau tout en évitant les obstacles qui se précipitaient à ma rencontre. « Quel est ce monde dans lequel tu vis ? » « Le monde d'en dessous, le monde où se prépare l'avenir. » Je ne comprenais

pas le sens de ce discours. « Tu n'es que mon reflet ! » « Remarque bien que je peux dire la même chose de mon côté. » Est-ce que j'ai perdu connaissance, est-ce que la terre elle-même s'est retournée ? Toujours est-il que le haut devint le bas et je pendais dans le vide accroché par les pieds. Je n'osais bouger de peur de chuter dans ce vide inquiétant et abyssal. « Ah ça y est, alors vous aussi vous êtes venu ? » Un grand type me faisait face, il portait une veste élimée et me souriait tristement. Il se présenta « Albert Tignizi, je suis d'origine italienne par mes parents, mais je suis né en France. » J'ai fait de même, mais à ma grande surprise je découvris que mon nom n'était plus le mien. « Je m'appelle Camille Liporé ! » J'affirmai mon identité pour être certain qu'elle collait avec ma personne et de fait je n'en voyais pas d'autre. Pourtant, durant encore un instant, je savais, qu'avant, je m'appelais autrement. La question était, avant quoi ? « Et que faites-vous dans la vie ? » demandais-je à mon ami, car déjà je sentais en lui une amitié naissante. « Je construis mon propre désir, j'apprends le violoncelle et j'étudie les langues anciennes. » « Mais dans quel but ? » « Dans celui de me préparer pour

le futur qui m'attend. » « Ainsi vous allez être violoncelliste et un lecteur assidu de Platon ou de Cicéron ? » « Rien n'est moins certain, car il y a le désir de mes parents avec lequel je vais devoir composer. » « A votre âge, c'est idiot ! » « Je n'aurais pas toujours 68 ans ! Excusez-moi, je crois que c'est mon tour ! » L'homme prit à peine le temps de me saluer et disparut par une ruelle débouchant dans la rue des Martyres.

Le temps a passé, je déambule dans mon quartier de préférence la nuit. Je me suis découvert une passion pour le jazz et la peinture. Je fréquente les salles d'exposition, je me suis même inscrit à un cours d'arts plastiques. J'y croise régulièrement Margot, elle arrive du monde d'en haut, elle est encore un peu perdue. Afin de poursuivre ma promenade nocturne, je décide de prendre par la rue de la Lanterne. Soudain un homme d'une bonne cinquantaine d'années se retrouve face à moi. Il est désorienté et n'ose faire le moindre mouvement. Je connais cette sensation par cœur, je ne l'ai jamais oubliée.

Je sais mon rôle, préparer le nouvel arrivant à ce qui l'attend du mieux que je peux. Nous commençons à deviser. Il ne faut surtout pas précipiter les choses et lui laisser le temps de comprendre ce qui lui arrive. Seulement, une demi-heure plus tard, je prends congé, une nécessité impérieuse s'empare de moi. Je dois rejoindre la ruelle. Il me faut dix bonnes minutes, je presse le pas. Je pénètre par la petite porte, la seule de la ruelle. Une porte rouge avec une petite poignée métallique. Je me retrouve dans une pièce obscure, un gigantesque hangar. Très vite je comprends que les dimensions diminuent. Une sorte de liquide visqueux suinte des parois, l'air vient à manquer, je suffoque. De la cloison droite sort une sorte de tentacule qui me vrille l'abdomen. Hurler ne sert à rien, puisque ma voix est rentrée dans ma gorge et les mots s'évanouissent les uns après les autres. Je... ventre... existe... femme... arts... jazz... souffrance... cri...

Enlightenment!

A hiker stands on a rocky mountain ridge, looking out over a vast valley. The valley is filled with thick, white clouds that seem to flow like a river between the mountain ranges. The sky is a deep teal color with scattered white clouds. The overall scene is majestic and serene.

Olivier

Issaurat

PHOTO

...

PAUL PASTOURMATZIS
UNSPASH

LE BOUT DU CHEMIN

L'homme filait à grande vitesse
La quatre voies dévorait le paysage
Laisant dans le lointain monts et vallées
Ils étaient le pivot d'un immense tourne-disque
A droite l'échappatoire,
Ejecté de la trajectoire, l'homme ralentit
Et dans les méandres de rues
Il atteignit le bout de la ville, que le vent balayait
Au bout du bout de la ville une maison de verre et de briques
Il entra par la porte sous une douche de lumière déversée par le lampadaire
Peu de temps après, un halo orangé à l'étage
Affirmait une présence dans le silence désertique

La route finissait sur un mauvais chemin
Celui qui se présenta devant la montagne était fier
Equipé comme un chameau traversant le Sahara
Une gourde tintant gaiement contre l'armature du sac
Il s'élança sur le sentier des douaniers, pas après pas
Grimpant à flanc de montagne un chemin sinueux
Le randonneur arriva près d'un petit lac bleu acier
Dans ce lac, se mirait un monde basculé de souvenirs
Le sentier, bien tracé jusque-là, se perdait dans une multitude de veinules
Le marcheur suivit tantôt l'une tantôt l'autre
Et se trouva face à une dégringolade de rochers
Il cherchait l'Italie, il ne trouva que des pierres accrochées à leur touffe d'herbe

Un morceau de chemin noyé dans la verdure luxuriante
Un bout de terre entouré d'eau saumâtre et de lianes enchevêtrées
La traversée était difficile dans ce terrain de bruyère, gadouilleux et glissant
Les saules plongeant vers le sol, les frênes épais et noueux,
Laisaient apparaître un monde inattendu, salué par les criaileries de la sarcelle
Bergeronnettes et bouscarles, bruants des roseaux, troublés dans leur quiétude,
firent silence

Le marais, surgissant de la terre décharnée, enlisait les sons et bousculait les odeurs
Ce chevalier errant ayant perdu son cheval, s'arrêta, contempla ce bout du monde
Au-delà duquel l'horizon n'existait plus
Il était arrivé là par la volonté d'y voir derrière la brume, il se trouva endeuillé de nature
Absolue perdition de soi dans un manteau d'hiver que le givre illuminait de mille feux
Il resta silencieux, oublieux des vivants, simplement présent au milieu d'un tout végétal

Le voyageur était venu par la route, il avait pris tout son temps, pressé de rien
Il s'était dit qu'un travail ici ou ailleurs se valait, que poussé par la solitude,
On pouvait bien trouver l'inutilité de l'existence qu'importe l'occupation,
Autant les chevaux

Au plus profond de la Camargue se trouvait un haras de bois, suffisamment grand
Suffisamment peuplé de pur sang anglais, de poney landais et même de perchérons
Ce rêve équestre était tout ce qui lui restait de sa vie d'inutiles pérégrinations
Il descendit de sa voiture, près de Port Louis, il voulait, au moins une fois,
Rencontrer l'océan, déambuler sur le sable durci par la mer,
Tôle que les vagues avaient ondulée

Un dieu s'y baignait, ou bien une divinité auréolée de sa couronne de fleurs
Une créature androgyne que l'on aurait pu décliner sur tous les genres
Le promeneur ébloui se laissa tomber sur le sol, saisi de plein fouet par la beauté
Son regard, attiré dans un éblouissement soudain et trop fort, avait oublié la lande
Il craignait la cécité tant la candeur de cette nymphe échappée de son écrin
Lui insufflait la vie. Il était venu là pour se perdre, il trouva l'amour
Et le désir. Il en oublia le reste, plus rien d'autre n'avait d'importance
Sinon cette évidence, lorsque les regards se rencontrèrent
Illuminant l'importance d'être en vie



PHOTO



TERRICKS NOAH
UNSPLASH

LABORATOIRE DE
RECHERCHES CRÉATIVES
2024 • SEMESTRE #01

...

RUES & ROUTES



J'attends
le numéro



PHOTO

...

LUKE STACKPOOLE
UNSPLASH